

# « En Exergue », une maison d'édition dédiée à la littérature de sport

*Fondateur et directeur éditorial d'En Exergue, José Carlin Pérez publiera le nouvel ouvrage des Anciens de L'Equipe. Il prend le relais des Editions Robert Laffont et de son ami Roman Perrusset avec qui il avait publié « L'Equipe raconte L'Equipe ».*

L'aventure d'En Exergue porte les couleurs de tous les maillots du monde. Unis, bariolés, à bandes verticales. Son équipe de cœur est celle de tous ces auteurs qui font vivre les mots comme d'autres prolongent nos désirs dans tous les stades du monde. Rien ici n'est autre chose que de la littérature. Et si tous ces auteurs jouent avec le monde du sport pour nous parler du monde tout court, c'est aussi parce que le sport est un formidable moyen d'y lire qui nous sommes vraiment.

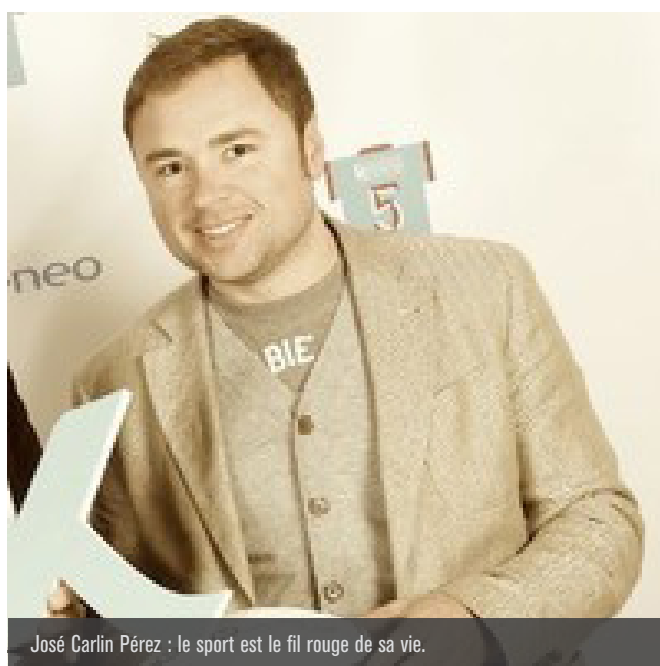
La passion d'En Exergue pour les textes littéraires sur le sport a souvent été déçue faute de prétendants. Et c'est plus souvent chez les voisins européens (Grande-Bretagne, Allemagne, Espagne, Italie) que l'éditeur a pu étancher sa soif, tant il est commun d'y trouver cette littérature. C'est aussi pourquoi il a décidé de se lancer dans cette aventure. La France compte de nombreux grands écrivains qui se sont penchés à un moment ou à un autre sur le sujet, il fallait donc offrir à la relève un espace où publier ces textes, un espace qui serait alors parfaitement identifié par les lecteurs, les libraires et par tous ceux que le sujet passionne. C'est la vocation première d'En Exergue : parcourir ce vaste champ qu'est le sport grâce à la littérature.

À raison d'une dizaine de livres par an, sa vocation est d'aller là où le sport trouve toute sa place, en publiant des auteurs déjà reconnus et d'autres qu'il faudra absolument connaître. Qu'il s'agisse de récit, de beau-livre ou même de bande dessinée, l'éditeur ne s'interdit pas d'élargir sa production. Mais ce qu'il souhaite par-dessus tout, c'est envisager cette maison

d'édition comme un lieu d'expression de toutes les formes du sport et de ses acteurs. Une place publique, en somme, pour que le sport soit l'objet d'une réflexion continue. En Exergue vient de publier le dernier ouvrage de Christian Montaignac, « Les Tragiques. Ils ne sont morts qu'une fois » (cf. Bonnes feuilles pages 15-16 de ce numéro).

## **José Carlin Pérez, journaliste et éditeur**

José Carlin Pérez publie ses premiers textes dès 2004. Passé par le monde du journalisme où il collabore à diverses entreprises dont L'Équipe, il œuvre également dans le monde du sport comme consultant pour des organismes comme la FIFA ou l'UEFA. Le sport est le fil rouge de sa vie. S'il a d'abord grandi et joué au football en slalomant au milieu des rouleaux de papier de l'imprimerie dans laquelle travaillait son grand-père, Espagnol immigré en France dans les années 1960, il n'a jamais rien oublié de l'odeur de l'encre, du bruit des machines et de la camaraderie propre à ce milieu. D'abord journaliste (carte de presse n°76403) après des études au CFPJ de la rue du Louvre, il est ensuite diplômé du DESS Édition (3e cycle) de Paris-XIII (Villetaneuse) qui est considérée comme la meilleure



José Carlin Pérez : le sport est le fil rouge de sa vie.

formation de la profession.

De journaliste professionnel à éditeur, il s'oriente donc vers une autre forme de pratique de l'écrit. Après des débuts chez Denoël, il rejoint les Editions Calmann-Lévy où le sport tient une place toute particulière dans la production de la maison depuis plus de cinquante ans. Là, il choisit d'orienter ses publications vers des textes plus littéraires, qui donnent à réfléchir. C'est ainsi que François Bégaudeau, Maylis de Kerangal, Joy Sorman, Arno Bertina, Mathieu Larnaudie, Xavier Tresvaux, Xavier de La Porte ou encore le dessinateur Bouzard et l'homme de presse Franck Annese viennent l'accompagner dans cette aventure. Par la suite, il rejoint les Editions Solar puis collabore également avec Robert Laffont et Michel Lafon, avant de lancer En Exergue.

## « Les Tragiques.

# Ils ne sont morts qu'une fois »

par Christian Montaignac

*Connus ou méconnus, des sportifs ont été fauchés en pleine jeunesse dans cet âge d'or où rien n'était fini de leur passion. Christian Montaignac dresse le portrait et le destin de ces étoiles filantes du sport. Avant-propos de son ouvrage.*

« La grandeur du sport et son secret éclat se tiennent dans l'invitation à durer le temps de quelques saisons plus ou moins ensoleillées, avant d'entrer dans des automnes refroidis, de goûter aux effets douceâtres de la nostalgie, de recueillir les retombées d'une renommée. Ainsi, les sportifs, destinés à mourir de leur vivant, sont appelés à faire de leur jeunesse l'œuvre d'une vie, leur chef-d'œuvre aussi. Il n'est qu'à demander à tant d'artistes ce qu'aurait été leur existence s'ils avaient su sa brièveté au moment de la commencer, si leur pouvoir de création réduit aux limites d'une décennie aurait été le même. Leur quête de perfection et de beauté en eût été changée. Confrontés à un temps incertain, rendus plus éphémères encore, menacés par l'arrêt brutal, ils auraient dû, différents, s'adapter, sans pouvoir éprouver aussi longtemps le « dur désir de durer » cher à Paul Éluard.

Vivre vite n'est pas le rêve absolu, mais chez les sportifs il devient, plus ou moins consciemment, une nécessité. Pavarotti et la Callas pouvaient rater la Tosca, ils savaient qu'un autre soir, même opéra, ils remettraient « ça ». Dans le sport, on ne rejoue jamais le match, sauf sur les plateaux de radio et de télévision dont c'est la motivation. Platini et les siens ne revivront pas Séville ; pour Jazy, Tokyo c'est fini ; aux Jeux olympiques, Périllat ne battra jamais Killy. Le « Je me souviens » sera toujours chagrin. Ainsi vont les sportifs, champions ou pas, condamnés au résultat qui tombe et restera.

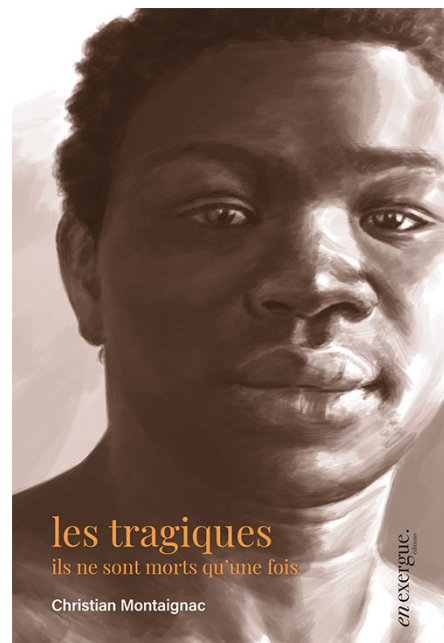
Ils sont préparés à cette fatalité par une succession de petites morts provoquées par les fins de match et de compétition, les échecs et les abandons. Et au moment d'achever leur

carrière, les hommages se multiplient sur le ton de l'admiration teintée çà et là d'une consolation, autant de « mercis » au fil des générations. Pour beaucoup, un certain bonheur est dans l'après car il leur reste l'avantage de se réchauffer du regard et de la mémoire des autres.

### Le dernier éclat d'un soleil noir

Il en est, toutefois, qui ne vieilliront pas dans cette chaude reconnaissance. Ils ne goûteront jamais aux bienfaits d'un nouveau départ, cette possibilité de transformer sa première mort en seconde naissance. Ce sont nos Tragiques.

Ceux-là n'ont pas profité d'une expression souvent utilisée, « le champion meurt toujours deux fois », une seule a suffi. Leur rêve éveillé s'est brisé, la mort les a emportés au cœur d'une jeunesse dorée. Ils ont incarné le mot d'André Malraux selon lequel la tragédie d'une fin en pleine gloire « transforme la vie en destin ». L'écrivain songeait à Marcel Cerdan, devenu héros national et plus encore pour n'avoir pas survécu à cette nuit de 1949 où un Constellation d'Air France s'est écrasé sur le mont Redondo aux Açores. De Cerdan, au moment de fixer la liste de nos Tragiques, nous avons fait l'exception. S'en souvenir, toujours, sans ici le retenir. Tant d'ouvrages et de films l'ont célébré dans un juste respect. Il est d'autres champions, des très grands, comme Fausto Coppi, qui sont partis quand le crépuscule les avait déjà en partie ensevelis. Il en va ainsi, pour le cyclisme, de Lucien Petit-Breton et Octave Lapize, vainqueurs du Tour de France, pour la boxe, de Young Perez, champion du monde, tous trois emportés par l'atrocité de



deux guerres. Marco Pantani et Frank Vandenbroucke, deux cyclistes au parcours sulfureux et assez proche dans le dénouement, retrouvés morts à trente-quatre ans, carrières épuisées, s'ajoutent à cette liste des absents.

Nos Tragiques, entre connus et méconnus, sont morts dans cet âge d'or où rien n'était fini de leur passion de jeunesse. Sans avoir voulu rejoindre James Dean, le plus fameux d'entre tous, dans sa volonté de « vivre vite et de faire un beau cadavre », ils sont partis comme lui, dernier éclat d'un soleil noir. Il s'agit de leur redonner là un supplément de lumière. La mort ne suffit pas à tirer la conclusion de leur histoire. Il y a chez eux, en eux, ce panache dont le sport est porteur quand il ne se limite pas à une somme de chiffres, à la longueur des statistiques, aux lignes d'un palmarès. Leur gloire, c'est notre mémoire.

Cette sélection personnelle, si subjective, s'ouvre fatalement à la contestation. Aussi ai-je réduit l'espace consacré aux pilotes de Formule 1 qui sont depuis 1950, l'année du premier championnat ...

... du monde, quarante-quatre à ne pas avoir survécu à un accident sur le circuit. Parmi eux, quatre Français, Jo Schlesser, François Cevert, Patrick Depailler, Jules Bianchi. Il est écrit, et si espéré, que Bianchi sera le dernier.

## L'hommage posthume de Fangio

Vingt ans plus tôt, cette même pensée accompagnait Ayrton Senna, mort le 1er mai 1994 à Imola. Jusqu'au jour de 2014, à Suzuka, où a été fauché le jeune Niçois. Un autre Français ne figure pas dans cette funeste liste mais nous l'avons ajouté, car Jean-Pierre Wimille le surdoué paraissait prêt à jouer un rôle éminent dès le premier championnat du monde ; il se contenterait de l'hommage posthume du plus grand d'entre tous, Juan Manuel Fangio. J'y ai inséré Peter Collins et Mike Hawthorn qui incarnaient le romantisme cruel d'une époque ouverte au jeu de la mort et du hasard. Et Gilles Villeneuve, et François Cevert, deux merveilleux fous roulants, en sont tristement dignes. Mais un choix si délicat s'imposait...

Un autre choix prendrait le relais au moment de ne pas inclure la disparition, le 9 mars 2015, accident d'hélicoptères dans le ciel d'Argentine, de Camille Muffat, Florence Arthaud et Alexis Vastine, qui en avaient fini avec la compétition pour entrer dans une autre vie et devenir les victimes de « la plus grande tragédie de l'histoire de la télé-réalité ». Engagés, pour une émission du nom de « Dropped », à « être largués en pleine nature », ces champions populaires étaient invités à rejoindre le monde scintillant des people. Ils évoquent le mythe d'Icare, cette menace telle que la légende le rappelle à celui ou celle qui vole trop près du Soleil au risque d'y brûler ses ailes. Toutefois, le soleil argentin, fût-il une caméra, n'a pas assombri leur gloire. Et notre mémoire. »

**Christian Montaignac**

• « Les Tragiques. Ils ne sont morts qu'une fois », par Christian Montaignac, Illustrations de Bertrand Vivès, En Exergue Editions, 296 pages, 21,50 euros.

# L'ange foudroyé

*Parmi les récits poignants de Christian Montaignac, voici celui consacré à Jean-François Philiponeau, ailier de l'AS Montferrand et du XV de France, foudroyé par un orage le 8 mai 1976. Extraits.*

« Le 8 mai 1976, sous le ciel indigo, la ville s'éveilla avec un goût d'été. Au début de l'après-midi, un énorme nuage noir se forma dans l'alignement des géants endormis, les quatre-vingt volcans qui dominent l'Auvergne autour de Clermont-Ferrand. Pendant ce temps, sur le terrain du stade Marcel-Michelin se disputait une rencontre triangulaire de rugby entre Aurillac, Vichy et l'orgueil de la ville, l'AS Montferrand. Ce n'était pas le début d'un film catastrophe de série B, seulement l'annonce du drame qui approchait.

Sur une aile de l'ASM gambadait un farfadet. Jean-François Philiponeau avait débarqué de sa Normandie à vingt ans avec ses cent soixante-dix centimètres et ses soixante-neuf kilos. C'était un blondinet aux dimensions d'un jockey telles que les gros de l'avant, les bestiaux, se chargeraient de le taquiner, de le protéger. Le public affectionna aussitôt ce furet tout en crochets, le zig, le zag, intérieur, extérieur, qui réveillait çà et là des visions de dessin animé. Dans cette ovalie des chargeurs réunis, un des derniers ailiers de charme était né. (...) En ce samedi après-midi, le nuage noir s'est étendu, un ciel de plomb pèse sur la ville, mais il ne pleut pas, le terrain est sec. Dans la croyance populaire, les cheminées d'usine qui entourent le stade Michelin passent pour des paratonnerres. Et les plus érudits pensent que cette enceinte permet d'isoler l'influence des champs électriques pour jouer le rôle de cage de Faraday. Soudain, un flash illumine le terrain, une déflagration énorme retentit. Dans Midi Olympique, François Decotte, joueur de l'AS Montferrand, raconte : « Je revois Jean-François, il était à dix mètres de moi. Il est monté vers le ciel, puis il est retombé, les bras en croix, la face contre terre. »

*Je revois Quinsat et Luciani à genoux, prostrés. Quant à moi, je suis resté debout, mais des spectateurs m'ont dit que j'étais également monté à la verticale». Hébétés, les joueurs secouent la tête. Ils se sont tous relevés, sauf Jean-François Philiponeau. Jean-Pierre Romeu crie à ses avants : «Philip est touché !». Parmi eux, Jacques Cristina, troisième ligne, le capitaine de l'ASM, médecin de profession, se précipite vers son équipier et ami intime. Il dira : «J'ai eu l'impression de franchir une porte. Comme si on avait changé de monde». Le médecin et le kiné du club accourent à leur tour. Massage cardiaque, bouche-à-bouche, pendant plus de vingt minutes, les trois hommes tentent le tout pour le tout. L'un d'eux expliquera : «Jean-François était étendu, mais il était intact. Sans aucune blessure apparente à ceci près qu'il ne respirait pas, son cœur ne battait plus.» En retournant son ami, Jacques Cristina remarque une longue brûlure qui court des pieds à la tête.*

(...) Jean-François Philiponeau est évacué vers le CHU accompagné de son épouse, Annick, en larmes. A l'hôpital, les médecins repèrent les points d'impact sur le torse et sur les pieds, mais il est trop tard. Revenu à lui après trois jours d'hospitalisation, François Decotte essaiera encore de comprendre. Longtemps après, il reviendra sur ce jour où son partenaire fut foudroyé. Et d'ajouter : « Sur un terrain aussi sec, on avait tous des crampons moulés, sauf lui. Je ne sais pas pourquoi il avait choisi des crampons en alu » Jean-François Philiponeau est peut-être mort d'un excès de légèreté. A l'entrée du stade Marcel-Michelin, une plaque rappelle ce jour où il est monté au ciel. »